



Réveillon

Rafael Gallo

Nouvelle traduite du portugais par Stéphane Chao.

Tout le monde dans la fête scandait en hurlant le décompte des secondes, sauf lui et son fils, qui observait à une certaine distance la succession des chiffres décroissants représentés par ses vieilles mains tremblotantes. Au moyen du langage des signes, le père essayait de participer au rituel collectif sans se rendre compte que le jeune homme n'avait nullement besoin de ce code pour comprendre exactement ce qui se passait autour de lui. Il accompagnait attentivement son père afin que celui-ci puisse communier pendant les célébrations. La traduction fut interrompue par le chahut de la fête qu'il essayait justement de mimer : un groupe de cousins enthousiastes cerna le garçon et commémora à grands cris en le bousculant et en sautant autour de lui au point de l'isoler complètement. Il ne parvint à se dégager de cette embrassade tumultueuse et à tourner à nouveau les yeux vers son père qu'au décompte de la dernière seconde avant le Nouvel An. Comme un homme égaré dans le temps, le vieillard se tenait en suspens, sa main arborant un « trois » à l'abandon, qui dépérissait à mesure que ses doigts se recourbaient. Le cri de « Bonne année ! » fusa comme un feu d'artifice, mais aussi bien le fils que le père paraissaient indifférents aux effusions ; le premier était insensible aux sons et ne percevait que la lassitude de l'autre, lequel paraissait insensible au passage du temps. Le jeune homme comprenait la souffrance de son père aux signes qu'il faisait : outre l'interruption momentanée de toute communication, un des rares fils qui le rattachait encore à la vie venait de se briser. Les sourds parviennent à lire sur les lèvres même lorsqu'elles sont serrées.

S'absentant du centre des commémorations, le fils se dirigea vers son père et l'embrassa ; il posa alors une main sur sa poitrine et, utilisant une technique qu'il avait développée plusieurs années auparavant, il épela « Bonne année » comme s'il dactylographiait chaque signe sur le buste du vieillard. Cette méthode avait été

conçue précisément pour des moments comme celui-ci : elle leur permettait de communiquer verbalement sans avoir besoin d'interrompre le contact physique, jouissant ainsi du privilège de pouvoir dire quelque chose tout en maintenant leurs visages unis. Le langage des signes avait été appris par la famille à cause de la surdité du jeune garçon, mais compte tenu de la difficulté du père à mémoriser tous les nouveaux signes et les structures grammaticales, ils avaient décidé d'un commun accord d'ignorer les expressions et mots tout faits en les générant lettre par lettre. Seuls quelques abréviations et raccourcis étaient utilisés occasionnellement, ce qui avait contribué à forger un langage singulier, un dialecte propre à la famille. Cette forme de communication était un peu plus lente et compliquée, mais elle avait permis à un homme âgé d'assimiler facilement un nouveau langage. « *Tu vas me manquer* », répondit le père en tapotant sur le buste du jeune homme. Le fils confirma la réciprocité de ce sentiment au moyen d'un autre code : il s'éloigna un peu et posa sa main sur sa poitrine tout en hochant positivement la tête. Bien qu'ému par cette déclaration, le vieillard eut l'impression que les sentiments étaient probablement aussi différents pour chacun que n'importe quel autre trait, même s'ils avaient le même nom pour tout le monde ; le sentiment de manque pouvait différer de l'un à l'autre autant que le goût de la pomme lorsqu'on mordait dedans. La souffrance par anticipation, liée au départ imminent de son fils pour un autre pays, semblait beaucoup plus vive chez le vieillard, lequel n'aurait pour sa part jamais été capable d'opter pour la séparation, contrairement au jeune homme. Un océan se mettrait en travers de leur relation. L'éloignement de son fils signifiait l'interruption des soins et du constant accompagnement dont il faisait l'objet, mais il signifiait également la perte de l'un des derniers rôles qui lui restait : il s'ennuierait de ne plus être père. Le garçon ne regardait peut-être pas ce repositionnement dans la chaîne familiale comme une perte si accablante ; le changement a un goût complètement différent dans la jeunesse ou dans la vieillesse.

Conduit par le plus jeune, il gagna l'une des tables, le fils installa le vieillard sur une chaise et se retira en lui faisant signe qu'il reviendrait bientôt. Assis devant une assiette vide, il se sentait seul ; entouré d'étrangers, d'une certaine façon. Il connaissait le nom de la majeure partie des convives, ainsi que leurs visages et leurs relations de parenté, mais c'était tout. Il les identifiait seulement par des caractéristiques extérieures, qui ne dépendaient pas de leur volonté et qui de ce fait ne pouvaient nullement être modifiées, en somme des caractéristiques dénuées

d'intérêt. Il expérimentait ainsi une distance plus grande encore que s'ils avaient été de complets inconnus, à qui il aurait pu demander leur nom afin d'entamer une discussion. Silencieux, le vieillard, qui ne savait quoi faire ni quoi dire, suivait de loin les conversations des autres, dont la teneur paraissait relever d'une autre ère, d'un autre monde. Que pouvait-il apporter à ces échanges ? Rien — le quotidien de ces personnes était composé d'expériences aussi éloignées de lui qu'un voyage en avion pour un pharaon. Comment avait-il pu prendre part à autant de fêtes comme celle-ci sans jamais ressentir une telle gêne ? Il regarda la chaise vide à côté de lui et il comprit pourquoi.

C'était sa première sortie sans son épouse, le premier contact avec d'autres personnes sans le soutien de qui que ce soit. Avant cette soirée du réveillon, la dernière réunion familiale avait justement été sa veillée funèbre et son enterrement, solennités où elle était présente — bien que morte. Son corps, qui n'était alors plus qu'un monument, avait été au centre des attentions. Les condoléances et les histoires qu'on se remémorait suffisaient à créer des interactions entre les gens. Le deuil qui s'ensuivit avait fourni une occupation au veuf : entre deux tâches domestiques, la nostalgie de son épouse défunte remplaçait l'attention qu'il lui accordait naguère. Si son fantôme revenait un jour et lui demandait inopinément : « Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? », il répondrait sans doute : « J'ai regardé ton portrait. » Désormais, plusieurs mois après son décès, personne ne la mentionnerait gratuitement — surtout pas dans une fête célébrant un recommencement —, et le faire, il le savait, serait un expédient vide et stérile. Auparavant si concrète, l'absence de sa femme, qui était comme la face opposée de sa présence, semblait s'étioler. Tel un mouchoir blanc qu'on retire, son absence était finalement remplacée par des chaises vides, des journées inoccupées et des liens rompus.

Devant le manque immense ainsi révélé, il regarda autour de lui en quête de quelque chose pour le reconforter, ou au moins le distraire un peu — son fils, peut-être —, et se retrouva face à un autre homme âgé, derrière une porte vitrée, seul sur le sofa du salon : son cousin, dernier parent de sa génération encore vivant. Ils avaient beau avoir grandi ensemble et partagé maintes expériences, les contingences de la vie avaient peu à peu distendu leurs liens : d'enfants jouant ensemble dans les rues en terre, ils étaient devenus de jeunes gens s'essayant aux pas de danse dans les bals, ensuite des maris et des pères tournés vers leurs noyaux familiaux respectifs, puis... deux personnes âgées absentes à elles-mêmes ? Maintenant que le plus important

était passé, ils pouvaient peut-être reprendre le cours de leur histoire, restaurer le tableau de leur propre vie. Après avoir pris congé dans l'apparente indifférence générale, il se dirigea vers son cousin et s'assit à côté de lui.

En le voyant de près, il ressentit un léger malaise. Il s'avisa qu'ils s'étaient perdus de vue à cause des transformations qu'avaient subies leurs configurations familiales respectives. Mais cet éloignement l'un de l'autre leur avait surtout opportunément évité de devenir les témoins des effets sordides du temps sur chacun d'eux. Le cousin, assis à côté de lui, était méconnaissable ; son image silencieuse ne racontait plus qui il était. Son abondante chevelure noire avait blanchi et s'était raréfiée, son sourire captivant était enterré sous un visage croulant et ses muscles, tant de fois mis en action pour jouer ou danser, étaient désormais réduits à l'état de chiffons. Courbé par le temps, cet homme était devenu un parfait étranger à ses yeux, seuls ses souvenirs pouvaient encore attester l'existence du beau garçon qui l'avait accompagné dans tant de péripéties et qui se cachait à présent derrière un corps usé, une peau craquelée. Bien qu'il fût fort éloigné de sa forme originelle, peut-être partageait-il sa révolte contre cet exil à l'intérieur de soi, auquel les années le condamnaient toujours davantage ? Il essaya de le découvrir de manière simple :

— Tu te souviens quand on est arrivés dans cette ville ? On cueillait des mûres sur le chemin...

Évoqué à haute voix, ce souvenir semblait exercer un pouvoir plus grand encore sur lui : sa peau se réchauffa sous un soleil jaune et distant, et le jus sombre des fruits lointains semblait éclabousser les recoins de son palais... Il tourna alors les yeux vers son cousin, qui ne faisait que hocher la tête faiblement. L'évident manque d'émotion de son compagnon l'amena à se taire, en proie au désespoir. L'autre n'aspirait donc pas comme lui à retrouver son individualité, sa place dans le monde ? Le silence ne fut interrompu par son cousin que plus tard, lorsque, désignant la table de son bras fragile, il demanda d'une voix frêle et méconnaissable :

— Quelle curieuse salière, tu as vu ?

C'était sans espoir. Cette personne qui avait partagé ses expériences, qui aurait pu les remémorer en grande partie et les raviver, était totalement détruite. Le corps dévasté, les muscles défaits, la mémoire obscurcie... L'homme qui se tenait à côté de lui n'était plus en rien relié à sa propre histoire, il ne l'embrassait plus. Il ne semblait pas non plus regretter ce qu'il avait été. Qu'est-ce que cela faisait, la manière dont il avait vécu ? Est-ce si important... La vie est-elle aussi vaine qu'une salière ? Peut-être

est-elle plus insignifiante encore, vu que la salière reste à l'état solide, et qu'elle causait une réaction chez son cousin.

La fête se poursuivait, indifférente aux deux anciens assis sur le sofa et à leurs sentiments. Il devina alors comment les autres personnes le percevaient probablement à cet instant : il n'était plus un individu avec ses idiosyncrasies et ses désirs, c'était simplement une personne âgée, une catégorie. Une race d'hommes neutralisés, dépourvus de toute singularité, utilité ou pouvoir d'attraction. Qu'est-ce qu'un homme incapable de fasciner les autres ? Qu'est-ce qui était arrivé à ces deux cousins ? Étaient-ils devenus de simples détritiques échoués sur les berges de la rivière du temps, dont le courant passait sur eux sans les amener nulle part ? Seule la mort pouvait les soustraire à cette condition. La fête se poursuivait.

Il se leva, bouleversé, pour aller vers son fils. En le retrouvant, il lui fit signe qu'il voulait partir immédiatement. Quoiqu'un peu déçu de quitter la fête si tôt, le jeune homme accepta de l'accompagner. En plus de percevoir la nervosité de son père, il voulait lui faire ses adieux convenablement, sachant qu'il le quitterait le lendemain matin. Ils appelèrent un taxi pour les conduire. Pendant le trajet, le vieillard, contrarié, songea à l'inutilité de tous ces réveillons, de toutes ces commémorations de changement d'année, qui ne représentaient au fond qu'une somme de jours interchangeables s'entassant sur une pile croissante d'oubli. Il songea à la vacuité de tout arbre généalogique et à ses branches qui s'écartaient toujours plus les unes des autres à mesure que s'accroissaient les membres de sa famille, qui existeraient sans rien vraiment savoir de lui et qui mourraient à son insu. Il regarda son visage ridé dans le rétroviseur et ne vit que l'écorce d'un fruit sec sur le point de tomber sans raison.

Ils arrivèrent à la maison. Ils prirent congé du chauffeur et entrèrent par la porte de devant. Dans le salon, les meubles intacts depuis le décès de sa femme semblaient attendre leur retour. Cependant, celui qui y habitait avait désormais définitivement cessé de l'attendre. Il avait observé de près la destruction irrémédiable des choses après son décès et même avant. À quoi bon une résurrection en fin de compte ? Ils allèrent tous deux à la cuisine et le vieillard, qui se sentait privé de toutes ses attributions et du sens de sa vie, fit signe à son fils : « *Je crois que c'est fini pour moi.* » Le garçon était consterné, il savait que cette apocalypse personnelle était en partie liée à son départ. « *Je ne crois pas, mais je comprends. Si vraiment c'est le cas, je tiens à te dire que je suis heureux que tu aies fait tout ce chemin.* » Il essaya de

l'égayer tendrement ; il comprenait l'angoisse de son père et savait qu'il n'y avait pas grand-chose à faire, qu'il ne pouvait pas lui redonner tout ce qu'il avait perdu. « *Tu dis ça parce que ce n'est pas toi.* » Le vieillard était vraiment irrité. « *J'espère que ma fin, comme la tienne, n'arrivera que lorsque tout sera terminé.* » « *Il n'y a plus rien à faire* », constata-t-il longuement avec plus de tristesse que de colère. « *Heureusement, cela veut dire que tu es allé jusqu'au bout.* » Les déclarations du fils ne semblaient pas vraiment le consoler, la mélancolie du père prit seulement une autre tournure : « *Je voudrais que tu m'écoutes.* » « *Les fils n'écoutent pas leur père.* » Le jeune homme tenta à nouveau de le consoler en plaisantant. Face à son silence navré, il poursuivit : « *Parfois, c'est moi qui aimerais que tu sois sourd aussi.* » « *Pourquoi ?* » Le vieillard semblait enfin s'animer. « *Parce que je t'apprendrais beaucoup de choses. Je ne laisserais pas les palabres te détourner du langage le plus profond du monde.* » « *Et ce langage est... ?* » « *Je ne sais pas vraiment, mais mon désir de te voir sourd s'évanouit dès lors que tu converses avec moi par signes ; je crois qu'il y a de cela.* » « *Je ne comprends pas.* » « *Nous deux, nous n'avons jamais communiqué comme les autres, nous avons toujours eu un langage qui s'exprimait à travers nos mains, nos regards, les mots, tout notre corps. Tous nos gestes avaient la même valeur et cela faisait que nous nous comprenions presque totalement.* » Son père l'interrompit : « *Tu crois qu'une personne peut comprendre une autre presque totalement ?* » « *Je ne sais pas. Je sais seulement que cela ne change rien que tu sois sourd ou non. Le fait que tu aies appris le langage des signes montre que tu m'aimes et m'a rapproché de toi. Ta vie a été plus difficile pour que la mienne soit plus facile.* » Le vieillard ne bougea plus ses mains pendant un moment, ce qui était également une forme de silence. Le fils continua : « *Je n'oublierai jamais le jour où tu m'as montré le premier mot que tu as appris en langage des signes : "amour". Tu l'as épilé lettre par lettre, et j'accompagnais tes gestes en transcrivant peu à peu par un signe tout prêt.* » Son père lui fit enfin un petit sourire, enchanté par ce souvenir. Le fils poursuivit : « *Ce jour-là, tu m'as vraiment appris l'amour. L'amour n'était pas dans le signe dessiné par le geste, mais dans le geste derrière le dessin.* » « *Tu me reproches de ne pas avoir appris correctement la langue des signes ?* » « *Tu as appris les signes pour discuter avec moi, j'ai appris à les utiliser lettre par lettre pour discuter avec toi.* » « *"Amour", c'est une main sur le cœur, n'est-ce pas ?* » « *L'amour, c'est d'avoir appris cette langue l'un à l'autre, d'avoir créé notre langue à nous.* » Le silence immobile du vieillard fut encore plus long ; les

émotions l'effrayaient à cause de la souffrance que pouvait occasionner leur perte. « *Je me languis de cela, d'être père : de tout ce par quoi nous sommes passés et que nous ne vivons plus. Le souvenir est une forme d'existence.* » « *Je sais. Ce qui m'attriste, c'est que tout cela soit passé.* » « *Être passé par tout ça, c'est justement ce qui a construit mon bonheur.* » « *Je pense que "passer" a un sens différent pour toi et pour moi.* » « *Peut-être... Alors c'est le cas typique où un mot est un obstacle. Si tu n'entendais pas le mot, tu saurais ce que signifie "passer", ce qui se trouve derrière le mot et ce qu'il cache.* » « *Tu es le meilleur fils que j'aurais pu avoir.* » « *C'est parce que je suis ton fils.* » « *Je...* » La phrase fut interrompue, pétrifiée dans la main du vieillard. Qu'est-ce qui s'était passé ? C'était comme si un câble s'était brisé à l'intérieur de lui. Son corps, soudain désactivé, s'effondra sur le sol. Le fils courut dans sa direction, éperdu. « *Ça va ?* » Terrassé, il répondit négativement, se bornant à bouger la tête. « *Comment tu te sens ?* », épela rapidement le jeune homme. À peine remis, il répondit de ses mains épileptiques : « *Je suis sourd.* » « *Quoi ?* » « *Je n'entends rien, voilà...* » Il essaya de prononcer quelque chose pour savoir s'il parvenait à écouter au moins le son de sa propre voix à l'intérieur de son crâne, mais ses cordes vocales étaient un puits sec. « *Je vais appeler quelqu'un.* » « *Non, reste...* », supplia le père en s'apercevant que ses mots s'épuisaient. Ébloui par une lumière inouïe, il voyait toujours plus blanc. Pratiquement aveugle, il ne distinguait plus les gestes de son fils. Il percevait seulement un son grave et profond, et comprit qu'il s'agissait de l'écoulement de son propre sang dans son corps. Il tenta encore d'ébaucher quelques gestes, de transmettre un dernier message à son fils, mais il semblait avoir perdu une partie de ses facultés cognitives en plus de ses sens. Ses mains bougeaient difficilement : engourdis, comme dans un rêve, elles oscillaient entre « amour » et « passer ». Le fils le serra fort dans ses bras et tapota vigoureusement sur sa poitrine. Le corps du vieillard cependant ne transmettait plus de signaux.

Il comprit pourquoi. En percevant le dessin d'un mot dont le sens se perdait, il entra directement en contact avec le geste sous-jacent à la figure, le fond derrière le mot. Il accédait à ce que le fils avait défini comme le langage le plus profond du monde. L'idiome qui, libéré de la barrière des mots, ne se définit que par lui-même et ses noms imprononçables. Il comprit ce qu'est « l'amour » et ce que signifie « passer ». Dans les bras de son fils, il vit les dernières lignes de son existence se défaire avec délicatesse, et sentit qu'il s'en libérait peut-être pour atteindre une

existence plus accomplie. Y aurait-il, contrairement à ce qu'il imaginait, un esprit à l'intérieur de lui prêt pour le réveillon définitif ? Il sentit quelque chose qui s'échappait de lui, quelque chose comme un dernier pétale qui se détachait de son enveloppe charnelle. Une larme glissa de son œil.

La gouttelette donna lieu au dernier contact avec son fils, qui colla son visage contre le sien. Le jeune homme n'avait jamais vu son père pleurer et cette manifestation fut l'ultime chaînon qui les unit : la compréhension mutuelle atteinte seulement au seuil de la vie par deux êtres humains en tout point semblables. Le corps du vieillard entra dans un silence intérieur profond et définitif. C'était la fin. S'il pouvait encore dire quelque chose, il gesticulerait pour signifier à son fils que cet instant était le meilleur qu'il « passait » de toute leur histoire ; il était heureux que sa fin fût celle-ci. Le fils comprit en partie son sentiment de paix, qui était une rédemption pour tous les deux. Une larme est plus utile à un homme qu'une âme.

Il ne se réveillerait plus, et c'était mieux ainsi. Il découvrit, exactement au même moment, ce qu'était la vie et ce qu'était la mort.